

Le Palais des très blanches mouffettes

Reinaldo Arenas

Traduction de Didier Coste, éditions du Seuil, 1975

EXTRAIT :

« La mère donnait des caresses, mais la mouche, têtue, bleue, impertinente, revenait toujours se poser sur son nez. La mère battait des mains en l'air – mains fripées de toujours laver le linge des autres, balayer les planchers des autres, faire la vaisselle des autres ; mais la mouche, elle, faisait une brève promenade aérienne, tournoyait en ronronnant, et revenait toujours à son promontoire préféré... Non, ce n'étaient plus des chevaux, ce n'étaient plus de sveltes poulains glissant sur une plaine inexistante, grasse, légèrement ondulée. C'étaient des millions de feuilles vertes, qui tombaient. C'était un bois. Un bois dans toute sa verdure. Avec toute sa clameur, tous ses accessoires typiques, et des eaux précipitées en cascade qui, de loin, dominaient tout le reste de la clameur magique. Ah, si seulement il avait eu un tel endroit. Maintenant, à l'instant même où les oiseaux véloces disparaissaient dans une zone sans limite, où montait la sensation cuisante, où tout en lui se mettait à crever, à éclater, à se débâter. Si seulement il avait pu maintenant courir de la sorte, sous un feu nourri, mais dans une verte forêt aux mémorables résonnances. Là-bas au moins, avant, alors, il y avait quelques arbres. D'amples mayales et la margelle du puits et le ruisseau. Mais ici, où se réfugier, où courir, où répandre sa fureur sans être vu, sans perturber la circulation des autres, qui devaient toujours passer justement là où il se trouvait. Alors au moins...

Mais jusqu'à quand devrait-il continuer de supporter, de simuler. Toujours évadé de la réalité, toujours comme en fuite, sans savoir où fuir. De ne pas être comme les autres et de faire pourtant comme si. De sentir, tout en faisant semblant qu'il n'y a rien de plus, rien qui dépasse les conversations stupides, les gestes grandiloquents, faux, gratuits. Car il n'était plus un petit garçon ; il ne pouvait même plus se payer le luxe de piquer une grosse crise, en disant qu'il avait envie de mourir ; personne ne pouvait plus admettre qu'il restât des heures sur le toit, à moins que ce ne fût pour y faire quelque chose d'utile : arranger les tuiles, réparer la ligne électrique, nettoyer les gouttières. Personne n'aurait pu accepter qu'il jetât des cailloux en l'air, qu'il se roulât par terre en chantant. Il fallait faire semblant et faire semblant de ne pas faire semblant, que ce sourire de macaque était le sien, qu'il était lui aussi superficiel, simple, d'une férocité gratuite, et fanfaron, comme eux, comme tout le monde. Mais quelqu'un frappait... Le soir, lorsque le guirinndann-guirinndann avait cessé et qu'il ne restait plus dans l'air que l'odeur horrible des fruits pourris et la vapeur de la marmelade encore bouillante, les garçons se lavaient dans les douches, au fond de l'usine. Et ils sortaient, au crépuscule, lisses, brillants, agiles et transformés. A l'épicerie, à côté de l'étalage de légumes, ils se frottaient les uns aux autres, jouaient, s'envoyaient des bourrades, rigolaient. En chemise blanche, ils sortaient à la nuit tombante, se joindre à toutes les filles du quartier, rendre visite à fiancées, amies et petites amies. Lui les regardait : fringants et joueurs comme de jeunes chevaux. Et lui aussi accomplissait parfois les mêmes gestes, bondissait et riait. Mais il y avait

toujours quelqu'un, en quelque au-delà, en un lieu auquel il ne pouvait atteindre, d'où il ne pouvait le faire disparaître, il y avait toujours quelqu'un pour lui faire voir son ridicule, et combien peu il était à sa place, même si les autres l'acceptaient, parmi ce groupe de garçons, à faire les mêmes excentricités et dire les mêmes grossièretés...

Il allait à la salle de bains, son seul refuge depuis qu'on s'était installé en ville. Et une fois là, exploitant ses recettes les plus compliquées, il se mettait à faire des grimaces, à sauter sur place, à imiter tout le monde, y compris lui-même. L'eau giclait sur son corps nu, et l'odeur de fruit pourri se dissipait petit à petit, quittait son corps imprégné lui aussi de cette pourriture. Ses mains, un instant libérées de l'odeur, glissaient, caressant sa peau, arrivaient aux testicules, s'arrêtaient, frôleuses, et commençaient la masturbation quotidienne et passionnée... La main et ses caresses ; la main de la mère, toujours dispose, tranquille, complaisante, qui accepte toujours tout, passait sur son corps, parcourait sa peau humide, rougeâtre, et chassait la mouche entêtée, déjà de retour... Le frisson arrivait. La secousse se déclenchait. Quelque chose de froid montait en lui, parcourant sa peau. Le liquide tiède tombait sur le sol, et le courant l'emportait, la bouche d'évacuation l'absorbait. Alors une sensation de détente, de frustration, de fatigue et d'ennui lui engourdissait les articulations, l'empêchant presque de faire un pas... Mais si seulement tu pouvais, si seulement tu pouvais... Et quelque chose se mettait à tomber du ciel. Quelque chose comme la dimension impalpable d'un leurre démesuré, asphyxiant, immuable, arrivait, lui serrait la gorge, lui entraît dans l'estomac. Des sensations, des sensations. Un fois de plus, les terribles sensations. Non pas le voyage en des lieux rêvés et sans doute inexistantes, mais au contraire la certitude qu'il ne visiterait jamais ces régions. Non pas la rencontre avec le personnage idéal aux traits imprécis, mais au contraire l'impression que ce personnage était déjà passé, regardant ailleurs. Non pas l'événement d'une fête, d'une aventure, de quelque grand effroi tangible, identifiable, mais seulement l'invention distante et pâlie de tels événements et la certitude que rien, pas même quelque chose de terrible, ne lui arriverait jamais en réalité. Le fief des limaces, le pied d'églantier, le cousin magique, les verres mousseux, l'arbre d'eau dont les racines prennent dans une petite bouteille et dont le feuillage recouvre toute la maison, pour la protéger du tintamarre et de la clarté ininterrompus. Des inventions. Des inventions... Mais on ne peut pas tolérer une vie peuplée seulement de choses figurées, irréelles. La vie exige l'aventure, la variété. Le choc réciproque des corps, la course à travers des lieux verdoyants, différents, une visite à d'autres enfers. Traverser la mer, toucher du doigt d'autres leurres, d'autres agoniques souffrances. Voilà le minimum de ce qui est nécessaire et indispensable pour donner ensuite un sens à toutes les inventions...

La nuit tombait, les chevaux s'étaient arrêtés. Ils se trouvaient au bord d'un fleuve au courant jaune et impétueux, perdu en une syrte. Le cheval posait ses sabots dans l'eau agitée et reculait. Derrière, les sables s'étendaient telle une mer incandescente et, devant, le flot roulait avec une violence invariable. Le cheval, en soufflant, plongeait ses naseaux dans le courant. Quelque part à ciel découvert, car c'était un lieu sans forêt, un oiseau poussa un cri aigu et métallique. Et tout à coup la lumière, comme on la voit toujours dans les régions embrasées, s'estompa, et la rivière se changea en une masse lourde et noirâtre qui blasphémait à ses pieds. Le cheval sortit ses naseaux de l'eau et resta immobile dans le courant... Et il fallait mourir, et pourrir aussi, sans rien pouvoir éviter, sans cesser d'endurer, d'interpréter, sans cesser un seul instant. Et ensuite ? Et maintenant ? Et alors ?

Seul dans cette immensité, il commença à percevoir les divers signes de l'ombre... La nuit tombait, et cependant il mangeait des lézards, élevait des colombes, fabriquait des vins avec des fruits pourris ; il allait tout nu au bal. La nuit tombait, l'averse de la douche lui disait que la nuit tombait, et les différents bruits du dehors lui disaient que la nuit tombait. Et c'était une fois de plus la terrible sensation, la certitude, en se consumant, trempé et brûlant, de toujours périr d'un intolérable mauvais tour ; au crépuscule cette certitude arrivait et le secouait. Que faire ? Que pouvait-il faire pour sa sauvegarde – et sa sauvegarde de quoi ? Comment empêcher une telle stupeur, comment arrêter l'extrême sensation de putréfaction qui flottait toujours, comment bloquer cette image d'insatisfaction complète, cette impression d'avoir « tout perdu », qui planait toujours. Comment éviter cela, l'angoisse, le dégoût, l'autre terreur ; comment empêcher la sensation d'être d'ailleurs (de nulle part, peut-être), d'arriver et de le surprendre, nu et humide, et, malgré tout, de lui tremper les mains de sueur. Inutile maintenant de se masturber de nouveau, inutile de danser, de rouvrir la douche et de se savonner encore, inutile de gesticuler, de pleurer comme Adolfina, ou de chanter entre ses dents... La nuit tombait, et lui, il venait de fouler la surface lointaine et froide de la lune. Il faisait ses premiers pas sur une mer sèche, poudreuse et sans atmosphère. Il marchait en un lieu mort, à l'horizon invariable. Et c'était comme s'il était toujours au même endroit. Au bout d'un certain temps, il s'assit sur ce sol inhospitalier. Apparemment, il était impossible de mourir. Quelque chose sifflait, tel un million de grillons métalliques. Il écouta. Tout rentra dans le silence. Puis il s'étendit à la surface, et sa voix (il chantait) résonna, brisée, sur l'étendue creuse... C'est alors qu'il vola au grand-père ses rames de papier et se mit à écrire, interminablement, semble-t-il ; c'est alors que sa mère quitta le pays. C'est alors qu'il décida de ne plus répondre aux lettres stupides qu'elle lui envoyait sans arrêt. C'est alors qu'il se mit à faire de la gymnastique dans la salle de bains et des haltères derrière la maison (ce qu'il n'avoua jamais à personne). C'est alors qu'il se jura de changer de voix, et acquit ce ton rauque, affecté, si viril. Qu'il commença à tomber toutes les filles du quartier, eut une petite amie à chaque coin de rue, et devint le Don Juan du coin, et prit en horreur tout homme qui souriait à un autre homme, et rentra plus d'une fois chez lui le linge en lambeaux et le nez en sang, suite à une grosse bagarre, à cause d'une fille, au Parc des Enfants, lieu de réunion de toute la jeunesse du quartier Vista Alegre. Et, alors que tout le monde l'acceptait enfin, et qu'à force d'astuce et de stupidité apparente, il avait acquis l'estime et la sympathie de tout le monde, c'est alors qu'il comprit qu'il ne pouvait plus, que c'était impossible, qu'il n'avait jamais pu, et que, plus que jamais, il ne lui restait qu'une chose à faire : disparaître. Et c'est alors qu'il se mit à approfondir et à comprendre toute sa famille, et à souffrir plus qu'eux tous de leurs propres tragédies... C'est alors qu'il se brûla vif, s'exila volontairement, se transforma en un vieux grognon, devint fou et, changé en vieille fille, partit à travers les rues en quête d'un homme. Et il mit de côté dix-sept pesos pour ficher le camp ; et ne le fit pas ; et jura de bouter le feu à la maison, et ne le fit pas. Et alors des drapeaux subversifs firent leur apparition dans le quartier. Et alors, il commença à fréquenter les putes, en compagnie des garçons les plus féroces. Et alors, ou peu de temps après, au son de l'orgue électrique, il décida de se joindre aux rebelles...

La nuit tombait, on lui avait dit « arrête », « hâte », « bouge pas, enfant de putain ». Et il s'était arrêté. Et le milicien, qui tremblait aussi, avait appelé d'autres miliciens. Tous l'avaient entouré. Et il s'assit à terre, entouré d'hommes et de fusils, son long

couteau encore en main. La nuit tombait, tombait. Et maintenant il courait ; et plus personne ne lui criait de s'arrêter. Et, en trébuchant, il fit dévaler un lézard dans l'herbe très sèche ; il se dit que, même dans ces circonstances, l'animal l'avait reconnu et prenait la fuite pour sauver sa peau ; un instant, l'animal et lui coururent ensemble sur l'herbe très sèche, faisant un bruit comme de papier qui grésille, de lointain incendie. Et en fuyant, il se dit que pour la première fois, ce n'était plus une simple impression qu'il éprouvait, mais pour la première fois un événement vrai ; il était en train de lui arriver quelque chose, et qui valait même peut-être d'être raconté. Mais en fait, n'était-ce pas à mourir de rire ? A mourir de rire de se dire que cet événement, justement celui-ci qu'il ne pourrait raconter, était le plus mémorable, le plus réel, le seul purement et simplement vrai de toute une vie de fantasmes sans raison et de monotones mesquineries. C'était à mourir, à mourir de rire. C'est pourquoi, mort de rire, il poursuivit sa fuite où se confondaient son souffle précipité et son fou rire.

VIE DES MORTS

Promenades à travers de vastes, d'intouchables étendues. Promenades en des eaux non murmurantes, qui ne mouillent plus, qui ne noient plus ; promenades parmi des arbres intemporels, peuplés d'oiseaux inconsistants, de feuilles qui se dissolvent, d'odeurs qui s'évanouissent lorsqu'on essaie de les sentir. Des promenades et, plus loin, le jour, le même que toujours, immense et blanc, figé, dont plane la-menace sur toutes les possibilités. Le grand jour. Le jour unique. Le même jour.

- Je me raccroche parfois à l'espoir qu'il existe un autre enfer.
- Moi aussi. Mais il n'existe pas. Tu le sais bien.
- S'il en existait un autre, ce serait une consolation, même en sachant qu'on ne pourrait jamais quitter celui-ci.
- Je sais. Si, au-delà de l'au-delà présent, il existait un autre au-delà, il nous resterait encore la possibilité de nous faire chasser.
- Ou bien mépriser, si l'on ne pouvait pas arriver là-bas.
- Ou bien celle du désir, même dans l'impossibilité de le jamais réaliser.
- Un autre enfer, un autre enfer ; plus monotone, plus étouffant, plus horrible. Mais un autre.
- Maintenant je sais que l'enfer, c'est toujours ce qu'on ne peut refuser. Ce qui est là.
- Te souviens-tu de ce mot que nous n'avons pas encore pu retrouver ? De ce mot maudit, béni, unique.
- Je sais maintenant que l'enfer, c'est de savoir qu'il n'y a pas d'enfer, qu'il ne peut pas y en avoir, car ce serait une solution.
- La grande solution.
- Je sais maintenant que l'enfer, c'est de sortir d'une pièce fermée pour rentrer dans la même.
- La seule qui existe.
- Je sais maintenant que l'enfer n'est ni circulaire ni incandescent, mais un présent instantané, qui occupe toutes les dimensions de notre mémoire déchirée.
- De notre immuable avenir.
- Je sais maintenant que l'enfer n'est pas un feu qui anéantit — quelle chance ce serait — mais un immuable flamboiement qui nous condamne à voir les signes qui constituent précisément pour nous les traits distinctifs de l'enfer.
- Ce que l'on ne peut supporter.

- Le vrai.
- L'enfer, c'est de savoir qu'on dispose de toute l'éternité pour guetter sa mort.
- L'enfer est le prix à payer pour s'être posé quelques questions en bonne logique.
- L'enfer est de savoir qu'on est ici, toujours, et maintenant.
- L'enfer est de savoir que ce maintenant est toujours.
- L'enfer est d'avoir fait l'expérience de tous les changements pour en venir à savoir que tout est pareil.
- Oui, tu cours, et tu finis par te retrouver au point de départ.
- Tu dis « finir » ?
- Je veux dire : à l'heure des bilans.
- L'enfer est la grande clarté dans laquelle je regarde ton visage, qui toujours me regarde.
- De même que le tien.
- L'enfer est ton visage.
- L'enfer est ton visage.
- L'enfer, c'est nous, à nous regarder.
- L'enfer, c'est nous, toujours à regarder l'horreur sans pouvoir s'y incorporer ni se laisser dévorer par elle.
- Nous-voici maintenant condamnés à nous jeter la tête la première, et sans arrêt, dans des chaudrons de marmelade bouillante.
- Nous voici maintenant condamnés à assister, sans nous écrouler, à l'écroulement de tous les rêves.
- Nous voici maintenant condamnés à escorter notre dépouille.
- Et tu ne peux pas pleurer.
- Et tu ne peux pas clamer.
- Et tu ne peux pas hurler.
- Et tu ne peux pas prier.
- Et tu ne peux palper.
- Et tu ne peux faire confiance.
- Et tu ne peux renoncer.
- Et l'on ne peut se fondre en une furieuse étreinte. Et périr.
- Mais seulement regarder et souffrir.
- Seulement regarder, seulement regarder.
- Interpréter.
- Et même pas périr.
- Les feuilles passent sur mon corps invisible, je ne les sens pas.
- La pluie taraude minutieusement mon corps transparent, elle ne le mouille pas.
- Maintenant il pleut.
- Maintenant tombent les feuilles.
- Maintenant nous nous jetons la tête la première dans le chaudron.
- Maintenant je regarde ton visage.
- Maintenant nous nous regardons.
- Maintenant est un toujours abject, inexistant et infini, comme le temps.
- Maintenant, c'est ce moment-ci et puis celui-là, et celui qui n'est pas encore arrivé.
- Et quand on ne peut crier.
- Et qu'on ne peut hurler.
- Ni renoncer à te contempler.
- Maintenant.
- Toujours.
- Regarde-moi.